

notre jeunesse. Voilà la pierre fondamentale, la base solide à préparer, avant de commencer à bâtir aucun système.

Parmi les moyens qui s'offrent à nous pour répandre le goût de l'agriculture, attachons-nous à celui qui est le plus sûr et qui promet les meilleurs résultats. Tous ceux que l'on propose ordinairement peuvent se réduire à deux, savoir : 1^o instruire les cultivateurs en général par la lecture, et pour cela répandre avec profusion force brochures, pamphlets et journaux sur l'agriculture ; 2^o instruire la jeunesse (les jeunes gens seulement qui se destinent à l'agriculture) dans des écoles spéciales d'agriculture, auxquelles des fermes-modèles seraient attachées. Je laisse à d'autres plus habiles que moi, le soin de discuter ces deux moyens ; j'insiste seulement aujourd'hui sur l'instruction, comme base de toute amélioration dans la condition actuelle de notre agriculture.

Reprenons votre seconde proposition, savoir : que nous pouvons et devons rendre notre Canada aussi florissant qu'aucun autre pays de ce continent.

Dans l'idée de plusieurs, ceci paraîtra un paradoxe. Ils vous objecteront notre climat si rigoureux, nos hivers de six mois avec leurs énormes bancs de neige, nos verglas destructeurs, et bien d'autres choses encore. Ces messieurs préféreraient une température uniformément tempérée pendant les 12 mois de l'année ; ils aimeraient à voir leurs terres leur apporter sans relâche des productions toujours nouvelles, avec la culture la moins dispendieuse et la plus simple possible. Ils croient de la meilleure foi du monde, qu'il en est ainsi dans tous les pays, excepté dans le Bas-Canada, le pays des Esquimaux et la Laponie dont ils connaissent assez l'histoire. Ils connaissent bien aussi un peu la géographie des pays mieux favorisés, mais ils n'en connaissent que le beau côté. Le côté défavorable, ils ne veulent pas y croire. Par exemple, les chaleurs étouffantes des jours et des nuits pendant des mois entiers, les brouillards humides, les pluies abondantes longtemps prolongées, ou bien les sécheresses de plusieurs mois, les fièvres noires, rouges, jaunes, tremblantes, intermittentes, putrides, typhoïdes, etc., les serpents à sonnettes et autres, les crocodiles, enfin les animaux venimeux de toute description ; tous ces inconvénients des pays chauds, ils n'en tiennent pas compte. Ce n'est rien pour eux, lorsque la terre produit des oranges et des citrons, ou que les maux des champs n'ont pas besoin d'abri

pendant l'hiver ; comme en Canada, quitte à être dévorés par dizaine par des bêtes carnassières, toujours en abondance dans des climats plus chauds.

C'est une erreur malheureusement trop répandue de croire que notre climat est une barrière insurmontable au progrès de l'agriculture. Combien de fois n'ai-je pas entendu dire : "Allez-vous donc changer les saisons, prolonger l'été, faire pousser la terre malgré elle, avec votre Journal d'Agriculture et vos fermes-modèles ? Laissez donc faire la Providence." Que répondre à cette impayable naïveté ? N'essayez pas de convertir ces gens-là avec la lecture.

L'une des causes de cette malheureuse émigration de notre jeunesse depuis quelques années vient, en grande partie, de ce préjugé funeste que les terres du Bas-Canada sont condamnées à la stérilité, par suite de son climat trop rigoureux. Il importe donc beaucoup de faire voir non seulement par des paroles, mais principalement par des faits, que si notre pays a ses inconvénients, il a aussi des avantages en grand nombre qui peuvent l'enrichir. Ce que vous dites à ce sujet, M. l'Editeur, dans l'article qui me suggère ces réflexions, est parfaitement vrai. Nous aurions tort de chercher ailleurs un climat plus doux. Nous avons sous la main des trésors d'une valeur incalculable. Au lieu de jeter des yeux de convoitise sur d'autres pays en apparence plus prospères, réunissons nos volontés, nos forces et tous nos moyens, pour les exploiter au profit de notre patrie commune. Cessons d'épuiser inutilement notre énergie dans des luttes de partis, sur des questions d'un intérêt secondaire après tout. Car à quoi nous servira telle forme de gouvernement plutôt que telle autre, à quoi bon le triomphe de tel ou tel principe, si nous négligeons l'élément premier, la base unique du commerce et des manufactures, c'est-à-dire, les produits de l'agriculture. L'accessoire doit-il passer avant le principal ? Je ne parle ici que du principe matériel de la prospérité du pays, pour ne point sortir du programme de votre journal. Son but tout spécial, et son caractère tout-à-fait inoffensif admettrait difficilement peut-être une dissertation complète sur la matière.

Les citoyens honorables qui soutiennent avec un dévouement consciencieux, sans doute, les luttes de leurs partis respectifs, ne trouveront pas mauvais, j'espère, que des amis paisibles, voués eux aussi à l'avancement et au progrès du pays, fassent appel à leur patriotisme, en les